

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

J.-B. PONTALIS

**Ce temps
qui ne
passe pas**



nrf

Éditions Gallimard

TRACÉS

Aux séries *Curiosités freudiennes*, *Sigmund Freud Traductions nouvelles*, *La psychanalyse dans son histoire*, vient se joindre *Tracés*.

Notre mémoire inconsciente est, selon Freud, faite de traces inaltérables, souvent infimes, plutôt que de souvenirs, qui, eux, sont toujours remaniés, reconstruits.

D'une trace à l'autre, se dessinent des tracés multiples, entrecroisés, déroutants. Le tracé de l'écriture tente de leur donner des figures sensibles. Difficulté particulière pour le psychanalyste : comment effectuer le passage de l'oral dans l'écrit sans perdre le vif de la chose ?

Tracés accueille des ouvrages de psychanalyse qui ne prétendent pas présenter une théorie achevée mais retracer un trajet singulier.

Connaissance de l'Inconscient

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

SÉRIE : TRACÉS

J.-B. PONTALIS

CE TEMPS
QUI
NE PASSE PAS

suivi de

LE COMPARTIMENT
DE CHEMIN DE FER

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1997.*

Extrait de la publication

*À François Gantheret
en témoignage d'une amitié
ignorant le temps qui passe.*

Temps autre et autre temps

LA SAISON DE LA PSYCHANALYSE

Quel est l'enseignement que nous délivre la psychanalyse — je veux dire l'expérience, l'épreuve de l'analyse ou, ce qui revient au même, l'épreuve de l'étranger — au point qu'on peut le tenir pour son enseignement principal et peut-être le seul? C'est que le temps ne passe pas.

Conséquence : la psychanalyse n'est pas, ne peut pas être, de son temps. Elle est non d'un autre temps mais d'un temps autre. Elle est anachronique ou, mieux, suivant le mot de Nietzsche, intempesive. Elle est, elle devrait être indifférente à l'air du temps.

Cette révélation d'un temps *autre* prend à revers toutes nos conceptions du temps : d'un temps cyclique, si nous considérons la rotation de notre planète ou le retour périodique des saisons; évolutif, si nous nous référons au développement des espèces et de l'organisme; linéaire — non suivant une ligne droite mais suivant une ligne brisée — si nous retraçons le cours de l'histoire humaine. Elle contredit notre perception commune : celle des années qui filent entre nos doigts, celle de la vertigineuse chute des grains de sable dans le sablier, celle de nos jours et de

leur rythme propre, celle de notre corps et de notre esprit quand nous les sentons gagner en vigueur ou décliner.

Pensons seulement au trouble qui est le nôtre quand l'historien nous confronte à l'extrême diversité des calendriers dans les civilisations anciennes¹ ou encore nous raconte la lente invention de l'horloge². Comment vivaient-ils donc, ceux qui ne comptaient pas le temps ou le comptaient autrement que nous? Et qui ne connaît le trouble que suscite chez le voyageur le décalage horaire surtout s'il va de pair avec le passage d'un continent à l'autre?

Encore ne s'agit-il là que de différences dans l'ordre du temps, ou de variations dans les unités de mesure avec tout ce qu'une telle mesure suppose de maîtrise et impose d'astreintes. Que dire alors de la rencontre avec un *temps sans mesure*? Nos patients la font, cette rencontre, parfois avec l'émotion d'une « première fois » qui condenserait toutes les autres, parfois avec une sorte d'accablement.

Avec émotion quand soudain, sans préavis, émerge des coulisses une scène qui, tant la vivacité de sa survenue les saisit — de sa survenue plus que de son contenu —, ne se présente pas à eux ni à nous comme un souvenir, plus ou moins situable dans une chronologie, mais bel et bien comme une *apparition*, en affinité non avec l'hallucination mais avec l'hallucinatoire du rêve. La remontée, du fond d'un tiroir ou d'une boîte en carton, d'une photographie sans date, de ce qu'on appelait naguère un « instantané », peut produire

1. Cf. Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Gallimard, 1984.

2. Cf. David S. Lanes, *L'heure qu'il est*, Gallimard, 1987.

un effet comparable. Voici que l'instant engendre un autre instant, plus chargé d'affect que le premier, car c'est maintenant tout un monde qui s'est déposé en lui. Voici un *passé présent* que j'anime au lieu de me sentir déterminé par lui. Conjointement perte et trouvaille (sous l'aspect d'une retrouvaille), ce retour en arrière me porte en avant.

Proust n'est pas loin.

Avec accablement, comme en témoigne la plainte accusatrice, réitérée par cette patiente : « Quand je pense qu'à quarante ans j'en suis toujours là ! »

Là, c'est-à-dire dans un espace fermé, un huis clos, une « quarantaine » où elle serait vouée à résider sans fin. *Là* où elle se montre à moi comme incarnant dououreusement ce titre : « Inhibition, symptôme et angoisse ». *Là*, aux prises avec la jouissance ignorée d'une mère qu'elle ne cesse à travers moi de scruter, *là*, en lutte avec la séduction redoutable qu'exerce sur elle ce père intouchable¹. Elle n'est rien d'autre que le réceptacle de ces figures-là, c'est avec elles qu'elle entretient un interminable débat, avec elles qu'elle parle ou, tout occupée par elles, qu'elle se tait, murée dans son silence, comme si elle avait renoncé une fois pour toutes à les modifier, qu'elle n'existait pas, elle, ou, plus radicalement, qu'elle était à la fois incluse dans et exclue de quelque « scène primitive » qui, étant par nature irreprésentable, ne pourrait être mise en acte que sous forme d'impulsions et d'une paralysie de la pensée. Car l'accouplement, ici, est celui de la pen-

1. Un père qui se défend de toute « séduction » envers sa fille et qui n'est pas séduit par sa féminité est plus mortifiant par son dédain qu'un père « séducteur ».

sée et d'une sexualité «sauvage», sans mesure. Accouplement, conjonction bien éloignés d'une quelconque érotisation de la pensée. Parler en public, pour cette femme, est obscène; recevoir un coup de téléphone, une effraction. Entre elle et l'autre, à peine de paroi : une mince cloison, à la fois opaque et transparente. À ses enfants elle va transmettre — c'est sa conviction — la passion destructrice qui est en elle. De son analyste elle a cru, voulu croire, qu'il ne cherchait qu'à l'anéantir.

Le temps est figé, il refuse toute temporalité, autrement dit tout mouvement : « Quand je pense qu'à quarante ans j'en suis encore là! » Elle est immobilisée devant la porte fermée.

Il y a là une autre forme de passé présent, où tout effet d'« après-coup » paraît inopérant. À jamais je suis cela : rien. Ce qui m'anime (mon âme) n'est pas mien. Au commencement, d'entrée de jeu, la « fin de partie ». Et puis, encore et encore, « soubresauts ». Tout au long, « empêchement ».

Beckett, cette fois, est proche.

Le rêve, déjà, avait appris à Freud que le temps n'est pas ce qu'on dit de lui. Il n'est pas irréversible, il ne suit pas son cours, lent tel le fleuve, comme le veut la tradition, ou à toute allure, telle une flèche qui traverse l'espace, les deux images ayant en commun d'assigner une direction au temps. Le rêve, lui, tout à la fois régresse vers l'amont et galope vers l'aval. Il mêle les temps, les parcourt en tous sens, fait advenir des simultanéités étranges, coexister des rythmes différents — il procède en accéléré ou dans un ralenti qui peut glacer

d'effroi ou combler de beauté, il est signé aussi bien Mack Sennett que Robert Bresson —, il donne vie aux morts, fait apparaître le disparu. Pour « délier » les représentations — ou disjoindre le signifiant du signifié —, il faut d'abord que la déliaison s'exerce sur le temps. Oui, le rêve délie le temps.

Quand le rêve rêvé se muera en récit, même s'il continue à présenter des traits « absurdes » à l'égard de l'ordre du temps, il tentera de s'inscrire dans une logique temporelle : sa narration sera ponctuée de « avant », « après », de « et puis », « alors ». Il se verra doté d'un commencement, d'une fin, il s'organisera comme un film en séquences alors qu'un rêve, nous avons tendance à le méconnaître, n'est jamais que prélevé sur une série d'images, toutes données au *présent*. Du « il y a du rêve » nous passons, presque à notre insu, à « j'ai fait un rêve » et alors nous reprenons pied dans le temps, fût-ce en vacillant, quand le rêve ne s'est pas détaché de nous et persiste à nous imprégner.

Dans la cure, Freud, et, comme lui, tout analyste, va se trouver confronté à une expérience du temps différente de celle du rêve, même si elle présente avec cette dernière quelques analogies. Cette expérience-là, Freud a eu plus de mal que dans le cas princeps du rêve à en reconnaître la spécificité. Elle est d'autant plus déconcertante qu'elle est effectivement double. Elle l'est dans ses fondements mêmes. Elle nous contraint à *penser ensemble* — ce par quoi j'entends non concilier mais maintenir en tension — deux données qui se contredisent : d'un côté, l'existence d'un hors temps (l'inconscient *zeitlos*), de l'autre, le temps de la séance, pour certains d'entre nous mesuré à la

minute près, ainsi que la durée de la cure. « *How many analytic hours?* », interrogent les tenants de la comptabilité; c'est là, pour beaucoup, la question qui tient lieu de seul critère pour trancher entre ce qui est analyse et ce qui ne l'est pas!

Et puis, ne l'oublions pas, le rêve, bien avant Freud, a été, sous le beau nom de songe et de sa visitation, toujours et partout envisagé comme venant d'ailleurs, abordé comme puissance et message obscurs, comme émanation de l'inconnu, quel que soit le nom qu'on donne à celui-ci : dieux, anges ou démons, organes du corps revendiquant leur droit à l'expression¹, abysses ou... inconscient. Mais l'étrangeté du rêve nous est familière. Elle est notre compagne, plus ou moins civilisée. Ce que le rêve porte de violence sexuelle et meurtrière, nous nous employons à le coloniser.

Faire la rencontre d'un temps *autre*, alors que nous sommes éveillés, parlant, raisonnant à l'occasion, à même de nous souvenir de notre passé et d'anticiper l'avenir, de les différencier l'un et l'autre du présent, c'est une affaire autrement troublante à quoi rien ne nous prépare. Nous voici sans repères.

Je m'aperçois qu'en me référant à ce temps autre sans parvenir à le circonscrire, y faisant seulement allusion en termes négatifs (ce qu'il n'est pas, ce en quoi il est différent), je ne fais sans doute que parler du transfert. Transfert dont l'adresse reste toujours incertaine, alors même que son existence ne fait pas de doute. Transfert dont nous n'ignorons pas qu'il excède la personne de

1. Je pense à un patient pour qui la « fabrique » de ses rêves est son intestin et qui tente de s'en exonérer par leur récit.

l'analyste et qui n'est pas moins en excès par rapport à toute figure réelle ou imaginaire du passé. Transfert hors figure, hors temps et hors langage. Un mode d'agir, un *Agieren*, disait Freud¹. Une passion agie, exigeante, intensément actuelle mais sans âge.

On a pu reconnaître dans les deux formes de passé présent que je viens d'évoquer à grands traits les deux orientations freudiennes concernant ce que produit la cure : remémoration, répétition. Ne nous hâtons pas pourtant de recourir à ces mots-là.

Freud, le plus souvent, a su donner des noms à ce qui n'en avait pas. Mais l'usage d'un langage est aussi son usure. Et le coauteur d'un *Vocabulaire*, même si l'entreprise avait une visée opposée à celle qui prétendrait fixer le sens des mots, est peut-être plus sensible qu'un autre à cette usure, à cette inéluctable entropie.

Second motif, plus fort, pour ne pas nous précipiter sur les mots de notre vocabulaire : Freud aime les termes de la langue dont tout un chacun peut disposer : c'est notre bien commun. Il n'en ignore pas les ressources, et « remémoration », « répétition » sont de ceux-là. Mais il en infléchit le sens, comme le font d'ailleurs tous ceux à qui on peut attribuer la création d'une œuvre de pensée ou d'une œuvre littéraire. À leur insu parfois, ils travaillent la langue, lui font souvent violence tout autant que la langue leur fait violence. (D'où, parenthèse, la difficulté inhérente à toute opération de

1. Cf. in *La force d'attraction* (Éd. du Seuil, 1990) le chapitre intitulé « L'étrangeté du transfert ».

traduction : insiste-t-on sur l'inflexion du sens, voire sur sa subversion, on va techniciser à outrance, forger une néolangue, et alors on est proche d'une perversion de la langue ; tient-on, à l'inverse, à rester au plus près de la langue commune, on risque alors d'effacer la valeur propre d'emploi que l'œuvre, peu à peu, a assignée à tel ou tel terme. On connaît l'acuité polémique que ce débat sans fin a prise en France, à propos de Freud comme de Heidegger ou de Hegel.)

Remémoration donc. Que l'on se réfère aux premières cures relatées par Freud. Apparemment, c'est essentiellement de mémoire qu'il s'agit. L'hystérique souffre de réminiscences et est guérie par un travail de mémoire (*Erinnerungsarbeit*, lit-on dans le cas de Fraulein Élisabeth von R.), c'est-à-dire par une levée, en des vagues successives, de l'amnésie ou du refoulement qu'on peut alors tenir pour équivalents.

Certes les conceptions traditionnelles de la mémoire et de l'oubli se trouvent profondément modifiées par cette équivalence. Mais enfin nous restons là relativement fidèles à l'idéal utopique d'un Michelet (celui d'une « résurrection intégrale du passé », Michelet dont la vocation d'historien est née, alors qu'il était enfant, de la vision des « gisants » au Musée des monuments français — sa scène primitive à lui¹), ou proches de la

1. Michelet a plusieurs fois évoqué cette scène. Je choisis ce passage extrait de son cours au Collège de France de 1843 (c'est moi qui souligne) : « Ces morts dans leurs tombeaux qui rendaient *tous les temps contemporains* je créai leur histoire [...] Si je ne suis pas devenu un livre en traversant tant de livres, si je suis resté un homme, je le dois peut-être à cette première impression d'enfance, forte et vraie [...] C'est quelque chose de *commencer par les tombeaux* de la France. »

J.-B. PONTALIS

Ce temps qui ne passe pas

« Quel est l'enseignement que nous délivre la psychanalyse — je veux dire l'expérience, l'épreuve de l'analyse ou, ce qui revient au même, l'épreuve de l'étranger — au point qu'on peut le tenir pour son enseignement principal et peut-être le seul ? C'est que le temps ne passe pas. »

Voilà ce que ce livre voudrait rendre sensible plutôt que justifier par des arguments et des preuves. Divisé en trois sections — *Temps autre et autre temps*, *Mouvements*, *Incarnations* —, il se propose d'explicitier la fameuse et énigmatique affirmation freudienne selon laquelle l'inconscient ignore le temps — tout comme nos mémoires n'ont pas d'âge —, ou encore ce que Pascal Quignard a décrit sous le nom d'une « cinquième saison » échappant au temps mesuré de nos calendriers.

L'ouvrage se conclut par un centon composé entre autres d'extraits de romans et de nouvelles : *Le compartiment de chemin de fer*, l'auteur voyant dans le compartiment, ce « huis clos éphémère » aujourd'hui en voie de disparition, la métaphore la mieux à même d'évoquer ce qui arrive, s'échange, se rêve, s'invente dans le cabinet de l'analyste.



97-III A 74832 ISBN 2-07-074832-4

Extrait de la publication

9 782070 748327